

Les regains à la Vallée de Joux

C'est une immense misère ! Car si les foins ont donné lieu à de nombreux textes et à une grande quantité de photos, pour les regains, il faut vraiment écumer sa documentation pour trouver des notes y relatives. Comme si cette opération à situer entre les foins et les pâtures d'automne, fin août et surtout septembre, n'avait été que de peu d'importance. Alors qu'elle mobilisait pendant près d'un mois toutes les familles paysannes.

Un seul, à vrai dire, s'est donné la peine d'évoquer de manière un peu sérieuse, la période des regains, Paul-Henri Dépraz du Séchey, dont on trouvera le texte ci-dessous.

Les regains, seconde coupe qui n'était suivie en principe que de la pâture d'automne. Ce n'est guère qu'en plaine que l'on pouvait procéder à une troisième coupe, les regainguets, voire à une quatrième coupe, les regainguinets. Mais pas de ça à la Vallée, ou exceptionnellement pour une troisième coupe, où le climat trop rude n'offre pas des croissances tardives abondantes. Et puis si après les regains l'herbe repousse, il faut la laisser pour la pâture des bêtes redescendues des alpages. La société des regains veille, qui taxera cette dernière herbe selon son importance, parcelle par parcelle.

Alors rien à dire des regains ? Contentons-nous de ces quelques textes, et surtout de ces quelques photos. D'autres pourraient un jour venir compléter cette maigre documentation.



Le regain, on le mettra dans de grands carrés d'étoffe, faits de toiles de sac assemblées, les «fleuriers», qui seront noués. Ces gros paquets rebondis et parfumés attendront le char, où on les entassera tant bien que mal.

La page tournée, 1996



Aux Vyffourches. Victor Rochat fauche un joli regain. Seule photo couleur dont nous disposons de cette opération tranquille et faite sous un grand ciel bleu. Photo Collection Eliane Rochat, le Séchey.

Les regains

On aimait la récolte des regains. D'abord, il faisait moins chaud qu'aux foins, les journées étaient plus courtes, le fourrage moins lourd aussi. En outre, on pouvait faire entre nous, en famille, donc dispensé d'avoir des faucheurs comme aux foins.

Mais là aussi, suivant l'humeur du temps on n'arrivait pas à tout rentrer avant la descente du bétail. Quelquefois, les regains traînaient et ce n'était pas rare qu'il faille les évacuer sur un pâturage (souvent à Haut-des-Prés) pour finir de les sécher jusqu'en octobre, on pâturait les champs en commun.

Samuel Rochat, dans son ouvrage « ethnographique », Jules de l'Épine, volume premier, 1997, d'ordinaire précis quant aux différentes opérations que requérait notre campagne combière, n'a pas dit grand-chose des regains.



On retrouve néanmoins cet auteur en train d'encheronner des regains, à la Sagne, non loin de sa ferme.



Aidé en cette belle opération d'automne par son fils, sa fille et son neveu. L'art de manier le petit râteau !



Une neveu qui, au final, aura bien été l'un des rares à parler des regains. Notons aussi que la Vallée de Joux, pourtant bien dotée d'écrits de toutes sortes, ne possède aucune chronique paysanne digne de ce nom, mis à part les deux textes que nous utilisons à tour de bras, La Page tournée, de PHD, et Jules de l'Epine, de S.R.

Peu après les foins, au terme du mois d'août, ils commençaient les regains. Pour ne participer que modestement à ceux-ci, nous avions l'excuse de l'école et des leçons. Ils ne nous y occupaient que les mercredis et samedis après-midi. En étions-nous toujours à remplir des fleuriers, parce que ce fourrage court tient mal entre les pachons des échelles, que l'on entasse ensuite les uns sur les autres sur les chars et que l'on rentre ainsi à la grange, leur contenu vidé sur le soleret qu'on réserve au regain ?

Nous voyions souvent nos pères par les fenêtres de l'école. Ils recommençaient le tournus dans les champs de notre village. Il y a en cette saison souvent du brouillard jusqu'à dix heures quand il fait beau. Il était nécessaire d'attendre que le soleil, déjà d'une lumière d'automne, apparaisse, qu'il ait dissipé ce brouillard, puis ressuyé les champs pour aller épancher les tires et les chirons entre lesquels déjà poussaient des colchiques. Fleurs mauves si mélancoliques qu'elles vous feraient pleurer les jours de cafard !

L'odeur des regains est plus forte que celle des foins, moins aromatique, avec une fermentation plus intense de par une densité et une humidité restante supérieures. C'est pourtant là encore un de ces parfums de campagne que j'aime. Emouvant, prenant, tout chargé de souvenirs et indissociablement lié à la saison d'été qui décline et à celle d'automne qui s'installe.

Pour tourner le regain, il faut un petit râteau qui a un long manche. Un léger coup du poignet suffit. Pour le râtelier, on lance le grand manche en avant, on le retire en arrière; et on recommence.

Mille fois d'une heure. La paume des mains se calle à cet usage, le manche se polit. Et ainsi tout l'après-midi se tourne ou s'assemble le regain qui sera bientôt chargé par les hommes avec des fourches à quatre dents qui pénètrent mal dans la masse serrée et élastique. Après le temps des fleuriers, celui des chars à pont fabriqués par le père Meyer. Et toujours entre les tires poussent des colchiques. O mélancolie, ô déclin de la saison, ô tristesse d'une nature qui déjà se replie sur elle-même, juste bonne à produire encore quelques plantes tardives. Les feuilles jauniront bientôt, les vaches iront en champ, ce sera la saison des vacherins. Odeur acide de l'automne, humidité qui descend très tôt sur les champs en fin d'après-midi et qui n'autorise guère à rester sans chemise. Dès quatre heures on reformait les tires — du regain ne se séchant qu'en trois jours — et de celles-ci, avec la fourche, on composait de jolis petits chirons bien alignés. Pour les regains plus encore que pour les foins les chirons étaient de rigueur. Le fourrage y fermentait pendant la nuit. Il serait plus vite sec le lendemain, plus régulier aussi.

A la maison, ce regain, entassé en général sur un soleret qui domine le pont de grange, placé aux trois quarts de la hauteur du pont roulant, sous le monte-charge ou de l'autre côté de la grange, au même niveau, dans sa prolongation, parfumerait à son tour la maison. Mais celle-ci, la nôtre, après avoir été ferme pendant cent ans, est devenue logement, comme cent mille autres maisons de ce pays. Et là où s'entassait autrefois le regain, se trouvent des chambres à coucher ! Tant d'odeurs de mon enfance que je ne connais plus. Quel appauvrissement, quelle détresse, quand j'y pense vraiment.

R. Rochat, Saveurs d'enfance, Cabédita, 1991

Et pour conclure, hélas avec quelque regret de ne pouvoir vous en proposer plus, un dernier texte du même auteur : **Le temps des regains** – chroniques de la Vallée de Joux, volume second, éditions Le Pèlerin, 2010 -



Au temps des regains aux Charbonnières, septembre 1910

La photo n'est pas bonne qui mériterait restauration. Nous sommes au Crettets, plus précisément à la Guénettaz. Quand on regarde contre le lac et la Dent de Vaultion, on voit la maison des Tsalottet à gauche, et la maison des Lugrin, qui sert aussi de bâtiment de poste, à droite. Au pied des contreforts de la Dent de Vaultion, sur la rive orientale du lac Brenet, on découvre les glacières, avec leur petit clocheton où se trouve la cloche qui appelle les travailleurs des entrepôts au boulot ou qui leur signifie que l'heure est arrivée, soit d'aller dîner, soit de s'en retourner à la maison pour une soirée qui sera courte, crénom. Parce que l'on est si éreinté d'avoir chargé tout le jour des wagons et presque jusqu'au toit, avec de gros blocs de glace, qu'il faudrait plus que quelques heures pour se reposer vraiment.

A gauche, on voit encore une barrière qui protège les jardins, probablement des Tsalottet, où l'on a planté des choux ou des betteraves. Ainsi une partie de la vie des Crettets transparait sur ce cliché ordinaire pris à nouveau par Georges Rochat de chez Alphonse, le photographe et reporter de la famille, vous savez, celui qui est entré aux postes il n'y a pas longtemps, une toute bonne place.

On est donc à la Guénettaz, qui n'est finalement que la base de la colline des Grayets. Les topographes, eux, ces insensés, ils écrivent

Crayets, ce qui est absolument faux. On dit les Grayets, ni plus ni moins, cette grande colline dominant le village des Charbonnières. Et quand on monte les Grayets, tout droit, et qu'après on redescend de l'autre côté, plus raide, on se trouve alors sur les champs que nous appelions autrefois Rhigi, en opposition avec le Pilate qui était un champ se situant sur la colline d'en face, le point culminant en fait des Plats du Séchey. Et de là on voit les Cruilles, vaste terrain marécageux, donc plat, où l'on exploita autrefois de la tourbe.

Et l'on fait les regains. Les regains, c'est la deuxième coupe, que l'on pratique entre l'achèvement des foins et le début des pâtures en commun, donc dès la fin d'août en général jusque vers le 20 septembre, qu'il reste quand même assez d'herbe pour la pâture d'automne. On y a travaillé tout le jour, avec l'aide du petit râteau, on vous expliquera plus bas comment on œuvre, et maintenant on remplit les fleuriers que l'on chargera ensuite sur le char à échelles. Les fleuriers, ce sont ces grands draps de jute, carrés, que l'on étale sur le champ. Ensuite on met le regain sur cette grosse toile brune, et puis, quand il y en a assez, on rapproche les quatre coins sur le dessus et on les noue. Et après, quand on aura fait un certain nombre de ces grosses baudruches, on les mettra à deux ou trois sur le char à échelle et on les amènera de cette manière à la maison.

Les regains... Les journées sont moins chaudes déjà. La rosée, le matin, elle met plus de temps à s'évaporer. Et puis il y a aussi le brouillard. Ce qui fait que toute cette humidité, elle met longtemps à disparaître. Donc, mis à part la coupe qui se fait toujours relativement tôt, il n'est pas nécessaire d'aller aux champs trop vite. Ce grand brouillard déjà presque d'automne qui, certains jours, envahit le village en entier, et les chemins, et les prairies et les bois, si bien que l'on s'y perdrait et qu'il vaut mieux attendre que le soleil ait percé cette épaisseur grise et cotonneuse, et si fraîche qui enveloppe tout. On dit que le brouillard protège des premiers gels. C'est probablement vrai. Le brouillard, ici, il vient souvent des lacs qui perdent peu à peu de leur chaleur accumulée pendant l'été, surtout lors des soirées fraîches ou de la nuit. Le brouillard, on le voit aussi nous venir de Vallorbe. Alors il monte, il monte, il passe par dessus le col de la Pierre à Punex, en même temps il inonde souvent aussi l'arrière des premiers contreforts de la Dent, pour ensuite se couler sur le lac Brenet et envahir tout le bassin, et même remonter sur les premières

collines. Le brouillard ne gêne personne. Simplement qu'il faut qu'il se dissipe avant que d'aller aux champs. Alors on y voit que les faucheurs ont fait de beaux andins que l'on épanche sur le sol. Le regain parfois n'est guère épais, aussi veille-t-on à le rassembler le plus possible. En conséquence il y a des bandes sur le champ dont la surface n'est plus toute occupée. Et entre les bandes, on découvre souvent le lendemain déjà des colchiques qui ont poussé en l'espace de quelques heures sur l'herbe rase. On doit donc admettre qu'ils aiment l'espace et la lumière et ce qui est dégagé.

Les regains, il faut toujours trois jours pour qu'ils sèchent. La matière est plus compacte que le foin, moins aérée. Ça n'a même rien à voir avec le foin. Le regain est particulier. En ce sens qu'il se manie difficilement avec les fourches, il coule entre les dents vu la faible longueur de ce fourrage, et qu'elles soient de bois ou de fer. Et puis il y a aussi que le regain a une odeur plus prononcée que le foin, moins aérienne, plus lourde. Plus acide. Une odeur souvent forte, à cause de la fermentation qui intervient déjà au cœur des chicons, plus encore quand on l'a entreposé dans la grange et qu'il forme un gros tas compact et élastique. Dieu que ça sent alors bon le regain dans les maisons.

Les chicons, tiens, on vous explique comment on les fait. En fin de journée on a rassemblé le regain en tires nombreuses. Les tires, on peut les comparer à des rouleaux qui seraient modestes de diamètre mais important en longueur, faisant même la longueur du champ. Et les tires vont parallèles les unes aux autres. Et une fois celles-ci faites, on les partage en segments pour les transformer en autant de chicons. Les chicons sont des tas pareils à de grosses morilles ou des fourmilières. On les constitue avec le petit râteau que l'on utilise pour presque toutes les opérations liées au regain. Tandis que l'été, avec le foin, on se sert exclusivement de la fourche. Le râteau au long manche, et hop, on le lance devant soit, très loin, juste la longueur du manche cependant, pour ramener une brassée. Et hop, on lance le râteau devant soit et on retire le fourrage. Et ainsi de suite. On peut travailler des heures au râteau sans trop se fatiguer, juste une question d'habitude. On lisse le manche en même temps que l'on se fait de la corne aux mains. Et hop, cent nouvelles fois, ou plutôt mille voire dix mille fois, on ne fait que ça de sa journée en fait, on lance le râteau en avant et on retire le regain pour en former des tires que bientôt, celles-

ci achevées, on transforme en chicons. Et l'on est là, sur ces champs de notre village dont on connaît pour dire chaque mètre carré, avec son inclinaison. Et parfois des enfants, moins nombreux toutefois que lors des foins, car en principe ils sont à l'école, se mêlent eux aussi aux activités des adultes et quoiqu'ils aient de la peine à comprendre ceux-ci pour qui le boulot c'est tout, tandis que le jeu ne leur serait rien. Et qu'ils l'aiment à ce point-là, ce travail qu'ils accomplissent, c'en est inquiétant. Et l'on serait nous aussi obligés de les imiter, se disent-ils alors ? La conclusion intervient qu'ils ne voient plus soudain l'avenir de la même manière que hier encore tandis qu'ils rêvaient de lendemain enchantés !

Les regains, c'est presque l'automne. On a fauché vers les huit, neuf heures. C'est que maintenant, la nuit, elle ne disparaît plus aussi vite. On va contre les jours qui sont plus court, qui rapetissent. On va contre la nuit. Contre la nostalgie aussi, la monotonie, l'automne, quoi. Et puis après qu'on ait fauché, on a étendu les andins. Et au petit râteau encore quand on est habile. Quelle matière que le regain quand il est frais. Il a une si bonne odeur, quoique vite déjà forte. On n'est pas si malheureux que ça, maintenant que les grosses chaleurs, c'est fini. L'été est derrière, et depuis longtemps, puisqu'à partir du 1er août déjà les journées n'ont plus été aussi chaudes qu'en juillet. On s'achemine vers quelques décrépitudes des choses. Et il y a maintenant en plus, pour vous fendre l'âme si vous l'avez sensible, un peu partout des colchiques, ces fleurs mauves annonciatrices infailibles de l'automne. De telle manière que l'on dit, une fois rentré à la maison tandis qu'on en avait vu pour la première fois de la saison :

- J'ai vu le premier colchique ce matin.

Ca situe l'époque. C'est une étape de l'année franchie. On va contre des jours plus courts, contre l'humidité quasi permanente des choses. Il sera bientôt temps d'achever les travaux des champs. Mais pour l'heure on remplit les fleuriers qu'emportera sur le char tantôt la Bichette ou la Brunette ou un Bijou quelconque, la jument ou le cheval de la maison.

Donc ils sont là, les Alphonse, moins nombreux que pour les pommes de terre de l'an passé, il est vrai. Ils ne sont même que deux. Il y a donc Alphonse, le père, et Alphonse le fils. Le père, avec l'ombre qui a envahi ses orbites, à cause de son chapeau de paille, on

dirait qu'il a mis des lunettes noires. Son fils lui aussi, il a mis un chapeau de paille. Si bien que quand on les voit ainsi les deux à œuvrer pour remplir un fleurier, mis à part qu'il y a la différence d'âge, on constate que l'un est la réplique de l'autre. Et les deux aussi ils ont mis un gilet qui est noir. Avec une veste, non, il ferait quand même trop chaud. Aussi a-t-on enlevé celle-ci pour la mettre dans un coin du champ, sur le sol qui a perdu depuis longtemps son humidité.

Ils sont donc là, les deux Alphonse, deux générations successives, et ils travaillent ensemble. Et maintenant ils ont remplis un gros fleurier, ils ont attaché les quatre coins au-dessus et ils vont bientôt le charger. A moins qu'il ne faille le laisser ici en attendant que le char, avec lequel on a déjà fait un voyage à la grange, ne revienne de la ferme que l'on peut voir d'ici, à votre gauche, sur sa petite colline, une grande et longue bâtisse que les générations précédentes n'avaient pas réussi à payer à sa construction, après l'incendie de 1866, aussi avaient-elles dut vendre l'alpage pour le faire et pour se sortir de ces dettes dont on ne savait pas venir à bout.

Ca sent bon le regain. C'est formidable, cette odeur. Elle émeut. Elle emporte. On oublie tout en elle, quand on est sensible aux odeurs, le boulot, ce n'est plus qu'une pointe d'aiguille, à peine. On sent bon le regain, partout sur les champs. On met même son nez contre le fleurier pour mieux encore la saisir, car cette année, il est de qualité, qui n'a pas vu la pluie une seule fois. Néanmoins et comme toujours, ce qu'il y a de déplaisant avec lui, c'est que quand on veut le prendre avec la fourche, il glisse entre les fourchons, où alors il est si tassé, que ceux-ci, si pointus soient-ils, n'arrivent pas à le pénétrer. Pour cela que pour l'essentiel on travaille au petit râteau.

Les deux, Alphonse et son père Alphonse. C'est bizarre qu'un père puisse appeler son fils du même prénom que lui. Faut-il croire que l'on se sait quelqu'un et qu'on aurait un égo trop développé ? A moins que ce ne soit une tradition. On ne sait pas trop ce qu'ils en pensent, d'ailleurs. Toujours est-il qu'ils ont jeté un œil bizarre sur le photographe qui se tient un peu plus haut sur le terrain et qui n'est autre que Georges Rochat, un autre fils d'Alphonse premier du nom.



Le char de regain d'une autre famille paysanne du village est à l'attente sur la cour du collège. Qui sont donc ces deux loustics ?

Combien on met de fleuriers sur un char ? Quatre ou cinq, guère plus. On les entasse ceux-ci, remplis au maximum, qui sont de grosses voire même d'énormes bougnés, de gros sacs disons, la partie nouée en bas. On pourra même en mettre deux de plus aujourd'hui, parce qu'ici on est tout près de la maison et que le cheval n'aura guère à se fatiguer. Suffit de prendre la route des Crettets, de remonter le virage du Cygne, de prendre à gauche pour aborder la cour qui est devant la maison et on y est, on peut rentrer dans l'une des deux granges de la longue ferme. On peut aussi passer par le Crêt du Puits et la ruelle du Cygne. C'est pratiquement la même chose en ce qui concerne la distance ou l'effort. On rentre donc en grange, et les sacs, Dieu qu'ils sont lourds, pour finir, on les hisse au monte-charge tout en haut de la grange, sur un ponton qu'il y a, les crochets pris sous le nœud central quand on a retourné le fleurier. Alors là-haut, sur le solin, on vide ces fleuriers sur une têche différente de celle du foin. Elle est à proximité cependant, mais qui sentira différemment. Par ailleurs, le foin, après déjà bientôt deux mois d'entreposage, il ne sent plus aussi bon ni aussi fort que pendant le cœur de l'été. Tandis que le regain, parce qu'il est frais, outre l'odeur forte qu'il dégage, il va bientôt devenir compact et mou, avec la surface qui est toute mouillée, elle pisse l'eau, à cause de la fermentation.

Et le temps des regains, c'est en quelque sorte une bonne saison parce que les grandes chaleurs sont derrière et que finalement l'essentiel de la récolte est fait. Donc les grandes fatigues de l'été, elles sont derrière elles aussi.

Le temps des regains, c'est en quelque sorte le temps des colchiques.

Ils sont donc là, les deux Alphonse, que Georges, remonté au village entre deux stages postaux à l'autre bout de la Suisse, fixe pour l'éternité.



La Municipalité du Lieu, années 1915, s'apprête à partir pour une visite des forêts ou des alpages. On a attendu l'équipage devant l'Hôtel du Cygne. A l'arrière-plan, à droite, un char de regain va rejoindre le Haut-du-Village. Nous sommes donc fin août – début septembre.



Le joli territoire agricole des Charbonnières vu d'avion dans les années cinquante. On peut estimer que nous sommes-là en période de récolte des regains, avec des chirons sur les champs de droite.

SOCIÉTÉS DES REGAINS

La Revue. - 70^e année, n° 279 (lundi 10 octobre 1938)

Partout dans notre pays, à la récolte du regain succède la période de la «mise en champ», c'est-à-dire du broutement de la dernière herbe par le bétail. Mais tandis qu'ici ou là, chaque propriétaire envoie son bétail paître sur ses propres fonds, ailleurs, les paysans le font pâturer sur l'ensemble de leurs propriétés et sous la garde de un ou deux bergers seulement, qui exercent leur surveillance aux limites du territoire exclusivement.

À la plaine, c'est le premier de ces systèmes qui prévaut généralement ; aussi c'est là que l'on voit ces petits ou moyens troupeaux, tenant volontiers toute la largeur de la route et qui, sous la conduite d'un petit berger, s'en vont brouter l'herbe de près souvent très éloignés du village. Chez nous, le régime du pâturage en commun prédomine, à cause de l'extrême morcellement de la propriété, des limites aisées à démarquer et du bon marché qui en est la conséquence.

Dans tous les villages où ce système est adopté, existe une «société des regains» qui doit englober l'ensemble des propriétaires, car le renoncement d'un seul compromet gravement l'organisation. Chacune de ces sociétés a ses règlements très stricts que chaque membre est obligé de respecter. Ainsi, le fauchage du regain n'est autorisé que jusqu'à une date déterminée. Le jour de la mise en champ est fixé par décision de l'assemblée des sociétaires ou du comité.

Deux ou trois jours avant, la quantité de regain de chaque propriétaire est estimée d'après une certaine échelle, par une commission de trois membres. On calcule ensuite la valeur du regain de chaque propriétaire et le nombre de têtes de bétail qu'il a le droit de mettre en champ. S'il outre-passe ce chiffre, il paie une certaine redevance à la société. Mais d'une manière générale, nul ne

saurait faire pâturer un nombre d'animaux supérieur à celui qu'il est capable d'hiverner. Toutefois, à ce propos, une certaine tolérance est admise. Voilà ! Le système est un peu compliqué, mais depuis bien longtemps il fonctionne d'une manière satisfaisante et les intéressés n'auraient aucun intérêt à l'abandonner, le morcellement de la propriété s'y oppose d'une manière formelle.

Des complications peuvent surgir par exemple quand un propriétaire possède des fonds enclavés dans le territoire du village voisin. Avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, rien n'est plus facile que de s'entendre. On raconte qu'autrefois, une harmonie parfaite ne régnait pas entre les habitants des deux villages voisins. Aussi le regain des prés situés sur le territoire de l'agglomération voisine était-il systématiquement taxé : zéro, quelle que soit sa valeur... et réciproquement.

Deux ou trois petits bergers sont préposés à la garde du troupeau paissant en commun : chacun le long d'un secteur bien déterminé. D'ordinaire, le berger se construit une modeste cabane, abri pour les jours de pluie et d'où il embrasse sa «dimitte». Les jours de beau temps, des camarades viennent lui tenir compagnie et ensemble on cuit un *berbot*, savoir une marmite de pommes de terre à l'eau. Faute de marmite, les pommes de terre sont cuites ou plutôt brûlées sous la cendre.

La mise en champ dure en général jusqu'à la fin d'octobre, au plus tard le 1^{er} novembre, date de la «grande rentrée», échéance de tous les congés. Autrefois, c'était le jour où rentraient les bergers ayant passé l'été Derrière-le-Risoud. Actuellement, cet exode estival est autant qu'abandonné, et c'est heureux.

S. A.

À LA SAISON DES REGAINS

La Revue du dimanche. - N° 289 (20 octobre 1946)

Au 1^{er} octobre, le bétail est descendu des alpages, et a été mis en champ pour brouter la dernière herbe, car rien ne doit se perdre. Dans certains de nos villages de la vallée de Joux, chaque propriétaire fait pâturer son bétail pour son compte sur ses fonds à lui. Dans d'autres, au contraire, les propriétaires constituent une société dite «des regains», et le bétail de tous paît en commun sur les fonds de tous. On dit : «ils mêlent». Mais cela ne va sans opérations préliminaires et subséquentes. En effet, l'herbe de chacun est taxée d'après un barème admis par une commission d'experts. D'après l'estimation de ses fonds, chaque propriétaire a droit à un nombre déterminé de pièces de bétail. S'il envoie paître davantage, il est redevable d'une certaine somme à la société.

Systeme compliqué direz-vous ? – Peut-être, mais qui fonctionne depuis un temps immémorial, donc à la satisfaction générale. D'autre part, il a l'avantage de n'exiger que deux ou trois petits bergers postés aux limites du territoire. Une seule fois, voici longtemps, l'entente n'avait pas pu se faire pour «mêler» et chaque propriétaire était tenu de garder son bétail à lui. Mais cela ne dura guère, car au bout de peu de jours, ce fut la «mêlée» générale, sans autre forme de procès. À ce propos, à ce que l'on raconte, une personne di-

sait : «Nos vaches connaissent encore bien nos champs !»

À sa «limite», le berger se construit une cabane, refuge pour les jours de pluie. Volontiers, il y installe un méchant fourneau au feu duquel il se réchauffera. Les garçons du voisinage viennent souvent lui rendre visite et c'est l'un ou l'autre d'entre eux qu'il enverra «retourner» les vaches qui ne respectent pas la limite.

Un joli métier que celui de petit berger ! – Oui ! Par le beau temps, comme celui de vendeur. Jadis, nombreux étaient les enfants de chez nous qui s'engageaient comme petits bergers Derrière-le-Risoud, pour tout l'été. Leur retour coïncidait avec la «grande rentrée scolaire» soit le 1^{er} novembre. Une fois, deux frères n'avaient repris l'école que deux ou trois jours après la date obligatoire et pour excuser leur absence, le père écrivait à la Commission scolaire : «Que voulez-vous quand ils reviennent de Derrière-le-Risoud, on est bien obligé de les garder un pair de jours à la maison pour les rapprivoiser !»

Authentique ! J'ai eu le texte sous les yeux.

Sam. AUBERT.

